

Un roman humaniste : la vingt-cinquième heure

Autor(en): **Marclay, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **23 (1950-1951)**

Heft 5

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN ROMAN HUMANISTE :

LA VINGT-CINQUIÈME HEURE

Dans une étude toute récente¹ consacrée à Malraux, Sartre, Camus et Saint-Exupéry, M. Pierre-Henri Simon constate que, depuis à peu près vingt ans, la plupart des écrivains de la jeune génération réagissent à la pression des circonstances dans un sens non-humaniste. Murés dans le plus profond pessimisme et refusant, pour en sortir, de faire appel au « secours des dieux », ils nient toute hiérarchie de valeurs et toute transcendance de l'humain. Seule les retient l'exploration minutieuse de l'angoisse individuelle ou collective, dans un évanouissement complet de la distinction entre le normal et l'anormal, entre le sain et le morbide. Jetés dans un univers sans cohérence ni ordre, où triomphent la force brutale et les instincts, où les destinées individuelles, trop violemment déchirées par de grandes vagues historiques, ne trouvent plus de justification devant la raison humaine, ces écrivains ne peuvent plus croire à un homme idéal, au règne de l'esprit, à la finalité transcendante d'une espèce promise à la justice et au bonheur.

Pourtant — et M. Pierre-Henri Simon n'a pas de peine à le démontrer — ce pessimisme fondamental ne laisse pas de s'éclairer parfois d'un rayon d'espérance qui consiste dans l'affirmation plus ou moins explicite d'un ordre possible et *d'une morale éternelle*. Le désespoir ne saurait être complet chez l'homme — à moins qu'il ne se suicide — et si l'écrivain semble souvent le considérer comme la seule attitude actuellement justifiée, ce n'est pas sans le secret désir de retrouver, au-delà des structures périmées, les fondations solides et permanentes des vraies valeurs humains.

Ainsi, décrire le mal par plaisir, avec une optique complètement libérée des notions essentielles de bien, de grandeur et de beauté, autrement dit, décrire le mal sans « conscience » au sens où l'entendait Rabelais ; cela ne saurait être une attitude humaniste. Celle-ci suppose toujours un minimum d'idéalisme et de confiance ou, tout simplement, de santé. Il

¹ *L'homme en procès*. A la Baconnière, Neuchâtel, 1950.

y a une façon de le faire connaître sans complaisance, de le décrire sans être de connivence avec lui, sans oublier cet idéal moral des classiques qui pouvaient dévoiler les pires turpitudes sans se salir et dont les analyses du mal étaient toujours guidées par une reconnaissance implicite, sinon un évident amour du bien. Toute autre attitude conduit nécessairement au désespoir, à la nausée sartrienne, ou, pour employer encore une expression de Rabelais, à la ruine de l'âme. C'est là un aboutissement diamétralement opposé à l'humanisme, puisque celui-ci consiste essentiellement à reconnaître à l'esprit une fonction privilégiée dans l'homme, et à l'homme une valeur transcendante selon laquelle l'individu se dirige et se juge.

S'il paraît justifié de considérer le livre de Virgil Gheorghiu à la lumière de ces quelques remarques, c'est que *la vingt-cinquième Heure* se présente délibérément, dès l'abord, comme un roman désespéré. Les atrocités, que l'auteur décrit avec la précision minutieuse d'un mémorialiste, ne laissent pas de nous plonger profondément dans un climat nauséeux. Ces personnages traqués comme des bêtes, dans les circonstances les plus absurdes, livrés sans merci à toutes les horreurs des camps, par des organismes aveugles, sans qu'il soit tenu le moindre compte de leur existence humaine et de leur valeur individuelle ; les tortures, l'arbitraire, la mécanisation de tous les actes ; les souffrances endurées sans raisons par des êtres qui ont à peine le choix entre plusieurs formes de servitude : tout cela nous donne, avec une acuité encore jamais atteinte, l'image terrifiante d'une civilisation qui se décompose. Semblables à l'équipage d'un sous-marin dont la provision d'oxygène s'épuise, et que l'auteur représente symboliquement pour figurer l'état de notre monde, les héros de *la vingt-cinquième Heure* nous donnent jusqu'à l'oppression le sentiment que l'air devient irrespirable, non seulement pour eux, mais pour quiconque veut bien réfléchir à la tragédie de notre temps. La terre a cessé d'appartenir aux hommes : telle est la triste affirmation de Traian, un des principaux personnages du roman ; affirmation qui rejoint, à peu de chose près, celle de Malraux dans *l'Adresse aux Intellectuels* : « Le drame actuel de l'Europe, c'est la mort de l'homme ». Le pessimisme de Gheorghiu paraît tout aussi radical : pour lui, l'heure de la mort a déjà sonné, il est trop tard pour sauver l'homme. *La vingt-cinquième Heure*, c'est « le moment où toute tentative de sauvetage devient inutile. Même la venue d'un Messie ne résoudrait rien. Ce n'est pas la dernière heure ; c'est une heure après la dernière heure. Le temps précis de la Société

occidentale. C'est l'heure actuelle, l'heure exacte ». Il n'y a donc plus de salut possible. Les hommes ont beau s'échapper des camps de tortures et de mort, ils ne peuvent se trouver bien nulle part, parce que la société technique, qui les presse comme dans un étau, ne laisse plus de place à la vie de l'esprit.

Ces constatations ne restent pas, dans *la vingt-cinquième Heure*, le simple malaise d'un poète désabusé, elles sont le fruit d'une expérience, elles s'imposent avec l'acuité d'une angoisse obsédante. A l'accent de profondeur et de gravité qui transparaît à chaque page, nous voyons que l'auteur a écrit son livre avec l'amer résidu de ses souffrances et, du même coup, nous nous sentons tragiquement solidaires des héros. Traian Koruga et sa femme, Johan Moritz et tous ces persécutés qui n'ont commis d'autre crime que celui d'exister, d'exister comme des numéros sur une liste de citoyens dont un mécanisme parfaitement automatique ordonne de l'arrestation et de la mort: ces hommes ne nous paraissent si près de nous que parce que le drame dont ils sont les victimes aurait pu nous atteindre comme eux, ou, peut-être, nous atteint-il déjà. C'est le drame de notre civilisation, l'abrutissement progressif de genre humain. Les personnages, que l'auteur affirme avoir choisis au hasard, ne sont que les pathétiques victimes d'une catastrophe qui atteint le monde dans sa totalité. Le roman est l'image d'une détresse profonde et générale, celle d'un univers désolé où l'espérance n'est plus qu'un mirage.

Pessimisme à première vue aussi total que celui de Camus, Sartre ou Malraux. D'un côté comme de l'autre, en effet, nous voyons les hommes et les nations livrés sans espoir aux forces de l'oppression, à la guerre, à la misère. De part et d'autre aussi, les romanciers semblent être allés jusqu'au fond de l'écœurement.

Pourtant, deux choses sauvent Gheorghiu du nihilisme et font de lui un humaniste authentique. C'est l'essence même de son désespoir et la nature de son comportement ou de ses réactions. En effet, à l'origine de *la vingt-cinquième Heure*, on trouve un acte de foi. Implicitement et, plus souvent encore, explicitement, Traian, dans lequel il est impossible de ne pas voir une incarnation de l'auteur, Traian affirme sa foi dans la justice, la liberté, l'amour, dans les droits et la dignité de l'homme. C'est parce que l'époque actuelle nie cruellement son idéal que le comte Bartholy crie au scandale, dans un très beau dialogue avec son fils Lucian : « Notre culture a disparu, dit-il. Elle avait trois qualités : elle aimait et respectait le Beau, habitude prise chez les Grecs. Elle aimait et respectait

le Droit, habitude prise chez les Romains ; elle aimait et respectait l'Homme, habitude prise très tard et avec force difficultés chez les Chrétiens. Ce n'est que par le respect de ces trois symboles : l'Homme, le Beau et le Droit, que notre culture occidentale a pu devenir ce qu'elle a été. Et maintenant elle vient de perdre la part la plus précieuse de son héritage : l'amour et le respect de l'Homme. Sans cet amour et sans ce respect, la culture occidentale n'existe plus. Elle est morte.» Le pessimisme de *la vingt-cinquième Heure*, on le voit, est un sentiment de dépossession, c'est l'amertume qu'éprouve l'homme cultivé devant la négation de son idéalisme.

Au contraire, pour les métaphysiciens de l'absurde, le pessimisme est moins un désespoir qu'une absence d'espoir ; c'est le sentiment nauséux de vivre dans l'incohérence fondamentale d'un monde sans principes et sans ordre. D'où l'affirmation implicite que plus rien n'a d'importance, que les êtres n'ont pas de valeur propre, et que, contre le dégoût physique du monde, la seule attitude viable est de s'appuyer sur son existence animale, sensuelle et sexuelle : celle-là seule appartient vraiment à l'homme et dans le minimum de joie instantanée qu'elle lui procure, elle le préserve contre la tentation du suicide.

Rien de semblable dans *la vingt-cinquième Heure* où tous les actes, au contraire, ont une immense importance. Ce qui frappe dans ce roman, malgré son réalisme, ce qui est sous-jacent à chaque page, c'est un sens profond du respect — il faut entendre ce mot dans l'acception que lui donnait Péguy. L'auteur respecte les grandes valeurs de notre culture, il en parle avec nostalgie lorsqu'il les voit profanées. L'histoire de Johan Moritz, comme celle de Traian, est racontée avec la gravité triste d'un homme clairvoyant mais non blasé. Chaque geste semble avoir un poids immense ; la vie est à son paroxysme, à son état de tension le plus aigu. Le livre de Gheorghiu n'est pas entaché de ce narcissisme morbide qui analyse tout avec le cynisme le plus indifférent. Sans doute, les scènes de violence et d'horreur sont-elles nombreuses dans *la vingt-cinquième Heure* : nous voyons jusqu'où peut aller l'homme dans ses grands ressorts spirituels sont systématiquement brisés ; nous assistons à des viols, aux atrocités des camps, aux appels impérieux de la chair dans la promiscuité des barraquements. Mais tout cela est d'un réalisme que l'on traverse ; le drame, plus profond, est constamment présent et, avec lui, la conscience du mal et une juste appréciation des valeurs sacrées de l'homme.

Pour tout cela, *la vingt-cinquième Heure* est bien autre chose que

la description sans espoir d'une civilisation qui s'écroule. Elle est, comme le dit si justement Gabriel Marcel, le *De profundis* d'un monde en détresse. Mais qui ne voit que le *De profundis*, pour être le chant de la douleur, n'en est pas moins, et surtout, un cri d'espérance? On doit y voir la première démarche d'une confession et, partant, d'un relèvement. C'est ici la confession d'un monde tombé au plus bas de lui-même et qui, de désastre en désastre, a, comme on dit communément, touché le fond.

Si le pessimisme de Gheorghiu peut paraître à certains trop radical encore, il faut reconnaître cependant que l'attitude du romancier est saine et profondément clairvoyante. Ses personnages, comme Traian, adoptent volontiers un langage prophétique que favorise d'ailleurs le tragique de leur situation. Comme les prophètes aussi ils ont le sentiment de crier leur indignation dans un désert. Mais le fait que de telles voix s'élèvent encore, n'est-ce pas pour notre monde une raison d'espérer?

Robert MARCLAY.